

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL**POLITIQUE — THEATRE — LITTERATURE — BEAUX-ARTS**

VOL VII.

MONTREAL, 30 OCTOBRE 1897.

No. 156

SOMMAIRE

Avis, *La Direction* — L'Indépendance, *Libertas* — Bibliothèque de jeunes filles, *Bouquin* — Craintes vaines, *Journaliste* — Le surmenage scolaire en Angleterre — Chez les étudiants anglais — FEUILLETON : Rome, [suite] *Emile Zola*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

AVIS

Nous demandons l'indulgence de nos lecteurs pendant quelques semaines encore. Les transformations que nous allons faire subir au RÉVEIL nous ont forcés de négliger quelque peu la rédaction du journal.

Nos abonnés remarqueront que le feuilleton est plus considérable que d'habitude, c'est afin d'en finir au plus tôt avec Rome qui touche à sa fin.

Plusieurs anciens collaborateurs du *Canada-Revue* nous ont promis leur concours actif et nous espérons que le RÉVEIL prendra une importance aussi grande que celle du *Canada-Revue* des beaux jours, alors que nous imprimions sept mille copies.

LA DIRECTION.

L'INDEPENDANCE

Ce cri d'Indépendance Canadienne fut le chant du cygne du grand patriote qui était Honoré Mercier.

Tout le monde a présents à l'esprit l'époque et la circonstance.

Sortant moulu, brisé d'une lutte féroce qu'avait suivi une chute étourdissante, Mercier voulut encore une fois mettre à l'épreuve cette puissance magétique qui lui avait permis de soulever tout un peuple et, sur un nom, celui de Riel, de bouleverser, sans argent, sans autorité, le pays au point de transformer une infime minorité en une majorité trop forte, puisque son étendue fut plus tard la cause d'erreurs, d'abus et d'extravagances fatales.

Une fois remis sur pied au bas de la côte qu'il venait de descendre si brutalement, Mercier chercha un levier pour soulever son peuple.

Il crut le trouver dans ce mot magique d'Indépendance qui est sûrement cher à tous les cœurs et qui résonne chaudement à toutes les oreilles.

Le succès fut grand quand il se fit entendre sur la plateforme du Parc Sohmer, loué pour la circonstance. Ce n'était plus le héros de cent victoires qui haranguait ses troupes victorieuses : c'était maintenant le tribun amaigri par la maladie, par les tracas sans nombre, par l'infortune, essayant de galvaniser les débris de ses vieilles bandes, de ses vaillants routiers pour les faire partir à la recherche de nouveaux lauriers.

Qui sait ce que serait devenu l'œuvre si l'homme qui avait ainsi rêvé de l'incarner eût vécu et pu grouper autour de lui cette jeunesse dont il était l'idole et qu'il

a toujours aimée et bien traitée ?

Mais il disparut. et, ce numéro même est appelé à paraître à la date anniversaire de sa mort, du jour où la Province en deuil demanda dans sa tristesse bien vraie l'absolution de toutes ses ingrattitudes.

Il reste peu de choses de ce mouvement né dans les temps troublés, quelques discours, quelques articles de journaux, quelques devises, quelques phrases.

Un groupe nombreux de nos compatriotes qui vivent aux Etats-Unis ont repris entre leurs mains cette campagne patriotique ; ils ont entrepris une œuvre de propagande qui, chaque jour, s'accroît et grandit d'importance grâce aux affiliations qui se font constamment au Canada.

Les journaux ont publié l'autre jour avec une certaine note de dédain, de raillerie même, la circulaire suivante envoyée clandestinement au Canada et dont certains loyaux prétent faire grand cas pour crier à l'insurrection :

Voici ce document :

CETTE PROCLAMATION

— AU —

PEUPLE CANADIEN

On n'est homme qu'autant qu'on est libre ! Dans l'ordre social et politique, l'esclave n'est qu'un animal domestique au service du maître. Le colon est l'intermédiaire entre l'esclave et la bête et celui qui commande. — " LE COLON N'A PAS D'HISTOIRE ET N'EXISTE PAS POUR LE MONDE DES INTELLIGENCES, " a dit Honoré Mercier le 4 avril 1893.

Aux races inférieures peut convenir cet état d'infériorité ;

Nous déclarons, nous, vouloir être quelqu'un ; c'est pourquoi nous revendiquons notre place parmi les peuples libres qui gouvernent le monde.

A tous ceux dont le mot PATRIE fait tressaillir le cœur généreux,

A tous ceux dont le mot LIBERTÉ fait battre le

sang plus vite dans les veines, nous jetons notre cri de délivrance, laissant dans leur fange la troupe abjecte des *Sans-Patrie*, spéculateurs véreux et sans scrupules, politiciens avides et corrompus, fonctionnaires partiaux et serviles, émasculés de toutes espèces, gens repus, jouisseurs et lâches qui, sans même se faire illusion sur notre situation politique et sociale, par une honteuse compromission avec leur conscience, acceptent avec un pouvoir étranger ce modus vivendi qui nous avilit aux yeux des autres peuples.

Puisant notre énergie dans la sainteté de notre cause, nous prétendons user d'un droit imprescriptible en cherchant à nous affranchir de la tutelle britannique.

Une tutelle suppose un incapable ou un interdit. Le peuple canadien est-il donc si misérable qu'il lui faille subir une telle disgrâce. Cinq millions d'homme honnêtes et courageux, occupant un pays plus grand que l'Europe toute entière, doivent-ils continuer plus longtemps à courber la tête sous la férule britannique ?

Evidemment non, et comme ils en ont le droit, ils proclameront leur INDÉPENDANCE.

Et légalement l'Angleterre ne pourra les en empêcher.

— "La Grande Bretagne, a dit Clarke Wallace au parlement canadien, peut nous abandonner, MAIS ELLE N'A PAS LE DROIT DE NOUS PRESCRIRE NOTRE ALLÉGÉANCE POUR L'AVENIR. De plus, en supposant que l'Angleterre fût disposée à violer la loi et à employer la violence pour étrangler la liberté, son intérêt même l'empêcherait de le faire. Elle se souviendrait de ces paroles mémorables de Lord John Russell au parlement de Londres. — *Lorsque la majorité dans une de nos colonies déclarera par ses représentants qu'elle désire se séparer de Nous. IL NE FAUDRA EN AUCUNE FAÇON TENTER DE LA RETENIR.* Les fautes commises jadis par George Grenville, Charles Townshend et Lord North qui par leurs obstinations maladroites, amenèrent la guerre de l'indépendance des États-Unis, ne pourront jamais se répéter."

Et l'Angleterre s'inclinerait sous la volonté formellement déclarée du peuple canadien.

Le temps d'agir est donc arrivé. Non seulement notre dignité se refuse à accepter plus longtemps la tutelle anglaise, mais l'avenir de notre patrie dépend de l'énergie que nous montrerons à réaliser au plus tôt ce projet grandiose du CANADA LIBRE.

Pour les esprits que le fanatisme anglais, l'intérêt personnel ou l'ignorance n'a aveuglé pas, il est évident que le Canada marche à grands

pas vers la faillite. Ce n'est pas une crise qui nous traversons depuis deux ans, *c'est notre agonie qui commence !*

Rappelez-vous ce cri d'alarme jeté par Honoré Mercier, il y a quatre ans déjà. "Le régime confédératif étouffe notre essort."

"Ce majestueux St Laurent la plus belle ligne de navigation fluviale et océanique qui existe au monde ; ces splendides canaux qui sillonnent notre pays ; cet immense réseau de chemins de fer qui enserrent le Canada ; tous ces grands moyens de transport dont nous avons raison de nous enorgueillir, languissent et végètent faute d'un trafic. Nos établissements industriels périssent faute d'une population généreusement distribuée dans toutes les parties du pays et voient leur exploitation paralysée faute de marchés appropriés à l'écoulement de ces produits.

"Nos richesses forestières ne pouvant s'écouler sur les marchés européens à cause des tarifs douaniers qui nous en ferment les portes sont et resteront stériles pour nous.

"L'agriculture ne fait pas exception à la règle générale. L'agriculture se meurt. Vous en avez la preuve accablante par le découragement qui s'accroît tous les jours chez les cultivateurs, et qui se traduit par l'accroissement du fleau de l'émigration, lequel a pris aujourd'hui les proportions d'une calamité nationale. Or cette émigration s'étend aussi aux classes ouvrières de nos villes, et même, dans une portion peut-être encore plus considérable, aux classes commerciales et professionnelles. Nous pouvons affirmer que les États-Unis à eux seuls, donnent aujourd'hui asile à UN MILLION CINQ CENT MILLE canadiens !!!

Et continuant son impitoyable démonstration, Mercier ajoutait : "Notre dette publique augmente dans des proportions effrayantes.

"Elle s'est accrue en quelques années, de 250 p.c tandis que l'augmentation de nos revenus reste presque stationnaire. Les impôts, les taxes, les licences nous écrasent de plus en plus. Notre commerce nous épuise et nous ruine, notre exportation étant de beaucoup inférieure, à notre importation, l'argent que nous retirons de la vente de nos produits ne payant pas la dixième partie des produits que nous sommes forcés d'acheter à l'étranger.

"Or nous avons les mêmes tarifs protecteurs qu'aux États-Unis. D'où vient donc cette disgrâce qui nous frappe ?

"De ce que le Canada n'est qu'une colonie ne pouvant faire sans l'Angleterre les traités de

“commerce, tandis que les Etats-Unis sont une nation *indépendante* faisant ses traités comme bon lui semble et pour le mieux de ses intérêts. Ajoutons que cette immixtion néfaste que la Grande Bretagne a la prétention de vouloir exercer dans nos affaires commerciales, coûte chaque année au Canada 30 MILLIONS DE DOLLARDS ! Ce n'est pas trop payer un tel honneur !!!”

Voilà le tableau bien navrant dans sa triste réalité, qu'offre aujourd'hui notre pays agonisant sous l'étreinte britannique. Et songez que demain sera peut-être plus épouvantable encore ! Demain, sous couleur de *Fédération Impériale*, le Canada, plus étroitement enchaîné à l'Angleterre sera entraîné dans la politique défensive et offensive de la Grande Bretagne

Nous devons contribuer à augmenter les forces militaires et navales de ce pays. Nous devons donner notre or et notre sang pour défendre ou accroître les richesses des nobles Lords qui nous méprisent, des marchands de Londres qui nous exploitent, et les déserts de l'Afrique ou les marais des Indes seront les champs funèbre où dormiront sans doute un jour, une partie d'entre nous.

En conscience, devons-nous supporter plus longtemps le règne du *statu-quo*, et attendre pour agir qu'il nous ait anéanti ? Alors que notre patriotisme est d'accord avec nos intérêts nous hésiterions encore à réclamer notre indépendance ?

Non, cinq millions de fois non, pour autant de canadiens veulent briser leurs chaînes et aspirent à la liberté.

Agissons donc. Des moyens constitutionnels sont à notre disposition ; des voies légales s'ouvrent devant nous : Les Mercier, les Chapeau, les John Young, les Cols Prince, les Huntingdon Cameron, Benjamin Holmes. De Witt, McConnell, Sanborn, Edgar, Cauchon, tous ces illustres politiciens dont le Canada s'honore, forment la glorieuse avant garde qui précède nos phalanges et nous fraye la route qui doit nous conduire à la conquête de notre liberté.

Peuple canadien, l'heure solennelle de vos justes revendications a sonné. A quelque race, à quelque religion, que vous apparteniez, debout, et fièrement groupé autour du Drapeau National, prenez place, enfin, au milieu des peuples qui, au nom de l'Humanité, vous tendent fraternellement les mains.

LE COMITÉ EXÉCUTIF DU CLUB DE
L'INDÉPENDANCE.

Ce sont là de belles et bonnes paroles, mais c'est surtout beaucoup de rhétorique.

Les circonstances justifient-elles un appel aussi vigoureux et aussi bouillant ?

C'est douteux.

Nous savons que beaucoup de personnes n'approuvent pas le mouvement impérialiste qui a surgi dans les splendeurs du Jubilé ; mais il ne faut pas s'emballer à cet égard. Il y a beaucoup d'instantané dans cette explosion. Qui donc reparle aujourd'hui d'impérialisme ? Au contraire tout le monde cherche à adoucir les termes et les angles et s'efforce de faire oublier tout ce qui a été trop dit.

Néanmoins, ne serait-ce que pour jouer le rôle de modérateur, l'existence d'un club militant de partisans de l'Indépendance Canadienne a son utilité dans notre pays.

Au mouvement loyaliste et impérialiste extrême, il faut un contrepoids solide qui fasse respecter l'opinion de la majorité prise entre les deux courants bruyants

Le continent américain est en ce moment le foyer où prêchent les grands avocats de la liberté. Maud Gome plaide la justice pour l'Irlande. Le prince Krapotkine demande pour les Russes un traitement humain.

Les libérateurs du Canada demandent pour notre pays l'autonomie absolue.

Gloire et respect aux travailleurs des grandes causes !

LIBERTAS.

ILS NE MANQUENT PAS

Les médicaments ne manquent pas pour le soulagement des malades ; mais pour la guérison de ceux qui toussent, le BAUME RHUMAL est sans rival.

Bibliothèque de jeunes filles

Une revue parisienne pour jeunes filles, la *Revue Blanche*, a mis, récemment, au concours la composition d'une bibliothèque pour jeunes filles de dix-huit ans. J'ai beau faire, je songe, malgré moi, à ces pharmacies de voyage où le sparadrap coudoie le bromure de potassium, mais où manque toujours le remède dont on a besoin... Dix-huit ans ? Pour être juste, l'âge est bien choisi : à dix-huit ans, une jeune fille a fini ses classes. Elle sort du moule où elle a perdu toute originalité, comme une bonne petite gauffre, cuite à point, croyante à souhait ; c'est le moment ou jamais de la saupoudrer de sucre vanillé, puisé dans la pharmacie de voyage. Plus tard, elle aura de nombreux, d'absorbants devoirs à remplir ; adieu, la lecture ! Il lui faudra attendre, pour jouir de nouveaux loisirs, que ses enfants soient établis ; mais, alors, elle ne se souciera guère de la pharmacie d'antan ; libre pour la première fois de sa vie, elle ira s'approvisionner aux grandes drogueries où l'on vend le poison — sans étiquette rouge — pêle-mêle avec les herbes bienfaisantes.

Donc, si une bibliothèque, composée par voie de concours, peut-être utile, c'est bien à dix-huit ans.

Mais encore faut-il voir d'un peu près ce que l'on place sur le sur les rayons de cette bibliothèque à l'usage de nos Delphines

Voyons, *Roméo et Juliette* ? Ah ! mais non ; la pièce est un pur chef-d'œuvre ; à mes yeux de père, elle est détestable pour de jeunes yeux. Eh ! quoi, voilà une jeune fille qui reçoit clandestinement un amoureux, lequel est, par surcroît, l'ennemi mortel de sa famille ! Vous voulez donc enseigner, à une enfant de dix-huit ans, que la splendeur de la poésie excuse, justifie, légitime les pires entraînements ? *Hamlet* ? Vraiment, cette mère adultère, complice d'un assassinat, ce fils qui se constitue pour justicier de son crime, ne vous paraissent-ils pas des personnages indignes de l'attention d'une vierge ? *Télémaque* ? Vous avez donc oublié Calypso qui, pour se consoler du départ d'Ulysse, coquette avec son fils ? Allez-vous donc persuader à votre

jeune liseuse que l'amour est une passion à ce point violente qu'on n'y échappe qu'en se jetant à la mer, avec l'aide d'autrui ? *Télémaque* est un livre adorable pour les gens rassis, et je ne partage pas l'indignation de l'abbé Faydit qui aurait désiré que Fénelon, pour l'avoir écrit, fût déposé " sans espoir de rétablissement ; " mais ce n'est pas une lecture bien saine pour les jeunes personnes de dix-huit ans. Les *Contes*, de Perrault, la *Roche aux Mouettes*, les *Patins d'argent* ; les œuvres de Jules Verne ? Ici, vous péchez par excès contraire ; tout cela a été lu, relu, par toutes les fillettes de douze à quatorze ans ; et votre jeune fille de dix-huit ans vous rira au nez si vous inscrivez dans son catalogue ces jolis livres qui ont déjà charmé ses juvéniles loisirs.

J'adresse un autre reproche à votre bibliothèque : elle est la même pour toutes les jeunes filles, ce qui condamne son existence même. Ce n'est donc pas assez qu'elles aient été soumises, jusqu'à dix-huit ans, à une sorte d'orthopédie intellectuelle ! Vous imaginez pour elles une tyrannie nouvelle, celle de la lecture imposée ; que vous ont-elles fait pour que vous acheviez de tuer le pauvre petit ferment d'originalité, qui peut encore exister en elles ? Par la force des choses, par le fait de l'éducation en commun, des programmes uniformes, elles ont, en sortant de leur pensionnat, la même manière de penser de sentir de parler ; elle ont la même écriture ; elles rentrent sous le toit paternel, elles vont respirer, vivre ; et vous vous y opposez, vous les replongez dans l'esclavage ! Je connais, un brave libraire qui chaque fois qu'il me voit fouiller sur ses rayons court officieux, les mains pleines de volumes de tous formats ; " Voyez ceci, c'est très rare... et ceci, rien de plus curieux... et ceci, combien intéressant ! " Comme ce qui est rare, curieux, intéressant, c'est ce que j'ai déniché moi-même, j'ai pris le parti bien simple de choisir prudemment les heures où son courrier l'appelle au dehors pour prendre dans son sanctuaire. Je vous en conjure, ne faites pas que vos jeunes filles de dix-ans prennent Bossuet, Lamartine, Racine en grippe, par cela seul que leur en aurez recommandé la fréquentation

Autre chose encore. Je vois, dans la liste adoptée par les fortes têtes du concours, une quantité d'*Extraits de pages choisies*. Est-ce bien là le moyen de donner à ces liseuses inexpérimentées des notions justes sur le monde littéraire ? N'est-ce pas fausser leur jugement que de leur livrer un tibia de Molière ou de Mme de Sévigné pour leur inspirer l'admiration de ces deux gloires de la France ? Et puis, leur imagination travaillera sur ce que vous leur cachez bien plus que sur ce que vous leur montrez. Elle soupçonneront A. Chénier et Augustin Thierry d'avoir écrit des choses affreuses que la prudence commande de soustraire à leurs yeux innocents. Là, encore, c'est tout ou rien. Le lecteur, eût-il dix-huit ans, aime à faire son choix lui-même, a horreur des œuvres choisies, des pages choisies par lesquelles on se fait une réputation avec l'écriture d'autrui ; laissez-lui la liberté du pouce qui sait si bien le chemin des passages préférés d'autant plus que sa page choisie n'est presque jamais la page choisie du voisin.

BOUQUIN.

CRAINTES VAINES

M. Tardivel, dans sa *Vérité*, fait des commentaires sur le procès Tarte-Grenier, et il croit que "si M. Marc Sauvalle eût jugé à propos de le poursuivre au criminel, il aurait pu être condamné à passer six mois à St Vincent de Paul."

Nous ne sommes pas du tout de l'avis de notre confrère de Québec, et pour plusieurs raisons.

La première c'est que la belle institution du jury donne le droit à tout accusé d'être jugé par ses pairs.

Il n'y a pas un homme de sang-froid qui prétendra que l'on puisse trouver douze Tardivels dans le pays. Celui-là si par hasard il s'en trouvait un commettrait un impair.

Ensuite le juge ne serait pas cruel au point de priver les douze ou quinze cents lecteurs de la *Vérité* de leur régala hebdomadaire car c'est un vrai régala.

La lecture de cette délicieuse gazette devrait être imposée à tous ceux qui souffrent de spleen.

En troisième lieu, Tardivel en sa qualité de saint homme, au lieu d'être forcé de passer six mois à St Vincent de Paul, serait condamné à passer trois mois au Bon Pasteur.

JOURNALISTE.

Le surmenage scolaire

EN ANGLETERRE

La pléthore des programmes et la culture exclusive de la mémoire, qui en est la conséquence, ont souvent provoqué et provoquent encore, des critiques aussi justifiées qu'inefficaces contre le mode éducationnel français qui est celui appliqué avec plus ou moins de bonheur au Canada.

Ces méthodes d'enseignement, a-t-on dit avec raison, ne sont pas connues pour former des hommes capables d'affronter les difficultés de la vie et semblent n'avoir pas d'autre objet que de préparer des candidats à courir les hasards de l'examen. Cette observation et ce reproche ont été formulés à tant de reprises par les Français, contre eux-mêmes, que la répétition en est superflue et même fastidieuse. Ce qui n'est point superflu, ni fastidieux, c'est d'établir que le surmenage sévit en Angleterre, non pas, à la vérité, dans toutes les écoles, mais dans les écoles militaires de Woolwich et de Sandhurst. L'excellent ouvrage de M. Max Leclerc, sur "Les Professions et la Société en Angleterre," contient à cet égard des renseignements irrécusables, que je demande la permission de résumer, ne fût-ce que pour tempérer certaines admirations poussées jusqu'à l'engouement systématique ou irréflecti.

Avant 1870, on achetait, encore en Angleterre, une charge d'officier, comme on achète un siège d'agent de change à la Bourse. Bien qu'elle n'ait point empêché Gordon d'être un héros ni lord Strathmairn de déployer des qualités militaires incomparables lors de la révolte des Cipayes, en 1857, la vénalité des grades offrait des inconvénients sur lesquels il croit inutile d'insister ; elle disparut, définitivement, en 1871 par l'application d'une loi générale de rachat, qui infligea un sacrifice de 175 millions de francs au Trésor britannique.

Le concours a remplacé l'argent, dans une

large mesure, pour l'obtention des grades militaires et ouvre l'accès des écoles militaires de Woolwich et de Sandhurst, qui, concurremment avec le rang et la milice, forment les officiers de l'armée anglaise. Woolwich est l'école préparatoire des armes savantes, artillerie et génie, et Sandhurst.

Jusqu'en 1894, la sélection pour les deux grands établissements d'instruction militaire s'est décomposée, en deux parties : on éliminait d'abord les incapables par une épreuve d'admissibilité et on classait ensuite les capables, ou soi-disant tels, d'après les résultats d'un examen d'admission. L'épreuve d'admissibilité a été supprimée en 1894.

L'examen d'admission, qui a été seul conservé, est à peu près identique dans les deux écoles, et porte sur des matières obligatoires, " composition de mathématiques élémentaires, de latin, de langue vivante (français ou allemand,) d'anglais et de dessin géométrique." Les élèves sont en outre, interrogés, à leur choix, sur deux ou moins des sujets suivants : le grec, l'histoire nationale, les mathématiques spéciales, la physique, la chimie, l'histoire naturelle et la géologie. Le dessin à main levée et la géographie complètent ce programme très modeste peut-être, si on le compare à d'autres, mais assez compliqué, en réalité, à Woolwich surtout, où la limite d'âge s'arrête inflexiblement à dix-huit ans. Les candidats à cette dernière école doivent avoir 16 ans au moins et 18 ans au plus, et, malgré leur extrême jeunesse, sont tenus de justifier de connaissances précises devant les examinateurs soucieux de maintenir à un certain niveau le recrutement des armes savantes. Le concours, d'où leur carrière dépend, leur inspire les mêmes préoccupations et les mêmes anxiétés que l'examen du baccalauréat, par exemple, inspire à nos jeunes compatriotes et leur suggère, j'allais dire leur impose, des préoccupations identiques.

Dans les maisons d'éducation française, comme on le répète tous les jours, les aspirants bacheliers, ne poursuivent qu'un but, la conquête du diplôme libérateur : et, pour réaliser cette mirifique conquête, ils demandent trop souvent aux manuels, les semblants d'un savoir superficiel,

mais suffisant pour l'examen. Un four à bachot — c'est ainsi qu'on désigne à Paris les cours où se préparent spécialement les élèves destinés aux examens du baccalauréat, — comme ce vilain mot dit bien ce qu'il veut dire ! L'esprit du candidat est le four, les matières du programme sont les fagots, et l'industriel préposé à la cuisson figure une sorte de boulanger intellectuel. Une fois la fabrication terminée, le résidu est un diplôme avec un peu cendre.

Les Anglo-Saxons, dont on exagère quelquefois la supériorité, ne se conduisent pas autrement que nos jeunes compatriotes français, lorsqu'ils sont placés dans les mêmes conditions, et se servent des *crammers*, comme on se sert à Paris des artisans de l'enseignement secondaire que j'indiquais tout à l'heure. Le *crammer* ou *bourreur* se montre digne de son nom : il empile de véritables monceaux de questions et réponses dans la mémoire de ses victimes : et, pour démontrer au plus sceptique l'excellence de sa méthode, il établit des statistiques similaires à celles de la Ville-Lumière. Quelques chiffres, empruntés à M. Max Leclerc, suffiront, je le pense, pour édifier mes lecteurs et pour leurs démontrer que certaines faiblesses ne sont pas particulières aux Celtes.

En 1888, sur 251 candidats admis à Woolwich, 112 étaient les fils intellectuels des *crammers*. Au cours de la même année, à Sandhurst, sur 301 candidats heureux, on voit figurer 201 élèves *crammés* ; en 1890, la proportion est de 236 sur 361 ; en 1892 elle est de 222 sur 330.

M. Max Leclerc a recueilli sur place des confidences bien intéressantes sur le mérite des officiers d'infanterie et de cavalerie, qui, après avoir été pétris par les *crammers*, ont séjourné un an seulement à Sandhurst. " Ils sont prodigieusement ignorants, disait-on à M. Max Leclerc ; ce sont de bons soldats, connaissant la pratique du métier, très vigoureux, très entraînés, infatigables, enragés de sports, mais, hors de là, fermés à toute connaissance générale. Ils savent manier leur fusil, mais ils ne savent pas comment il est fait, ni avec quelle poudre leurs cartouches sont chargées." En d'autres termes, ils n'ont pas inventé la poudre dont ils se servent

d'ailleurs avec discernement.

Cette ignorance est d'autant plus surprenante que les officiers anglais sont, en général, des *gentlemen* et sortent des classes dirigeantes, non pas peut-être de l'aristocratie proprement dite mais de la bourgeoisie : ils sont fils fonctionnaire, de juges, de rentiers, de négociants d'anciens officiers. Leur culture d'esprit n'est certainement point à la hauteur de leur condition sociale et ne suffit point à le préserver des tentations d'un eu effréné. Le temps qu'ils refusent à l'étude, est trop souvent employé aux pires aventures du *polo*.

En constatant que les Anglo-Saxons n'ont pas réussi à constituer fortement leurs écoles militaires, je n'entend pas méconnaître leurs éminentes qualités ; mais je veux faire remarquer que leur supériorité, lorsqu'elle existe, tient à des circonstances extérieures plus qu'aux aptitudes de la race. Par sa situation insulaire, l'Angleterre a été prédestinée au commerce et aux entreprises de transport, comme elle a été prédestinée à l'industrie par l'abondance de ses mines de houille ; elle apprécie naturellement l'esprit d'initiative que requiert l'industrialisme, et, lorsqu'elle oriente les jeunes générations dans ce sens, elle suit la pente tracée par la nature et par l'histoire. Lorsqu'elle est obligée de remonter cette pente et d'organiser des écoles militaires, par exemple, elle n'échappe pas plus que d'autres, aux chinoïseries des examens et aux abus du surmenage.

Un des frères de M. Leblond de Brumath, notre professeur bien connu, doit épouser aujourd'hui à Cherbourg où avec son associé M. de Caville, il possède une importante usine de chaudières à vapeur, Mademoiselle Gigon, fille de l'amiral Gigon, major général de la flotte.

SI FACILE MAINTENANT

Combien de nuits sans sommeil avec une toux opiniâtre : il serait si facile, cependant, de se débarrasser de cette affection désagréable et douloureuse avec quelques doses de BAUME RHUMAL. En vente partout.

Chez les étudiants anglais

Au moment où s'ouvrent les cours de médecine dans les grandes écoles et les hôpitaux, la revue scientifique *The Lancet* a jugé à propos de donner quelques conseils pratiques aux étudiants de demain sur les conditions d'existence qu'ils rencontreront à Londres et sur le moyen d'y faire face le plus économiquement possible. On y trouvera de curieuses différences entre la vie de l'étudiant de Paris et celle de l'étudiant de Londres.

Il faut noter tout d'abord l'absence dans la grande métropole de toute ce qui pourrait ressembler, même de loin, à notre quartier Latin. Ici, pas d'institution centrale de l'enseignement supérieur, pas de Sorbonne ni de Collège de France, autour desquels viendraient se grouper les universités et les académies, avec leur personnel spécial et remuant, avec les commerces qui vivraient de cette agglomération. L'étudiant londonien se loge où il peut, de préférence le moins loin possible de l'hôpital où il suit ses cours et quel que soit son quartier, il est assuré d'y trouver un logis et une pension à portée de sa bourse.

La *Lancet* nous apprend que le minimum de dépenses obligé par la pension, nourriture et logement compris, atteint une somme annuelle de 1,500 francs. En s'éloignant beaucoup des quartiers du centre, en s'exilant aux confins de Londres, l'étudiant pourra parfois réduire cette dépense à 1,250 francs, mais ce sera au détriment de ses jambes et en s'imposant de longues et fatigantes courses à pied. En moyenne, il faut compter 1,500 francs.

Une combinaison lui permettra souvent de gagner 20 0/0 sur le prix de sa pension. Ce sera de trouvé un camarade d'études qui partage sa chambre avec lui. Deux étudiants associés dans la même pension obtiennent des réductions en raison des économies à réaliser sur eux pour le logement, le chauffage et l'éclairage. Cette association serait adptée et pratiquée par la plupart des jeunes gens anglais qui viennent à Londres s'adonner à l'étude de la médecine.

L'économie serait moindre entre un étudiant

ROME

PAR

EMILE ZOLA

XIV

en médecine et un étudiant en droit. En effet, deux étudiants en médecine pourront acheter à frais commune les livres nécessaires à leurs études et faire ainsi une économie de 50 0/0. Ces livres et l'achat de quelques instruments représentent une dépense annuelle de 250 fr.

Notre étudiant londonien devra aussi dépenser 250 fr par an en monnaie de poche, et il ne faudrait pas entendre par là en plaisir. Certainement il achètera tous les matins un journal, il écrira à sa famille ou à ses amis et il aura sa correspondance à affranchir ; il prendra le tramway pour aller le dimanche respirer l'air de la campagne. Tout ceci l'entraînera à dépenser 250 fr.

Enfin la *Revue médicale* compte 500 francs par an pour la toilette, vêtements, chapeau, chaussures, gants, blanchissage, etc.

Tout compte fait, l'année d'un étudiant en médecine à Londres reviendrait donc à un minimum de 2,500 francs par an. Beaucoup ne disposent pas d'autant, et c'est de ceux-là que s'inquiète le journal médical anglais. Il les devine en proie à toutes sortes de misère et de difficultés qui se répercuteront ensuite sur leur début dans la carrière déjà si encombrée et si difficile en ce pays. Les études durant un minimum de quatre ans, c'est donc 10,000 francs au moins qu'il en coûte pour faire un médecin anglais.

Bien peu de ces docteurs en médecine arrivent à gagner leur vie et à subsister. Beaucoup après les sacrifices imposés à leur famille pour leur éducation, sont réduits à des clients qui leur payent la consultation en même temps que le remède est sur le pied de soixante centimes à un shilling. On ne saurait donc assez abonder dans le sens des publications qui conjurent les pères de famille d'écartier leurs fils d'une profession aussi ingrate.

CELA DEPEND DE SOI-MEME

Voulez-vous guérir votre rhume ? Prenez du BAUME RHUMAL, le célèbre spécifique français, le guérisseur par excellence des maladies de poitrine. Dans toutes les pharmacies, 25 cts.

Et il n'éprouvait plus qu'une pitié attendrie pour tant de vieillesse pure et toute blanche, qu'une profonde admiration pour l'entêtée puissance de vie qui s'était réfugiée dans les yeux noirs, qu'une déférence respectueuse de travailleur pour le large cerveau, aux vastes projets, si débordant de pensées et d'actions sans nombre.

L'audience était finie, il s'inclina profondément.

—Je remercie Votre Sainteté du paternel accueil qu'elle a daigné me faire.

Mais Léon XIII voulut bien le retenir encore une minute, en lui reparlant de la France, en disant son vif désir de la voir prospère, calme et forte, pour le grand bien de l'Eglise. Et Pierre, pendant cette dernière minute, eut une singulière vision, une véritable hantise. En regardant le front d'ivoire du Saint-Père, tandis qu'il songeait à son grand âge, au moindre rhume qui pouvait l'emporter, il venait, par un involontaire rapprochement, de se rappeler la scène d'usage, d'une grandeur farouche : Pie IX, Giovanni Mastai, mort depuis deux heures, le visage couvert d'un linge blanc, entouré de la famille pontificale bouleversée ; puis, le cardinal Pecci, camerlingue, s'approchant du lit funèbre, faisant écartier le voile, tapant trois fois de son marteau d'argent sur le front du cadavre, en jetant chaque fois le cri d'appel : Giovanni ! Giovanni ! Giovanni ! Et, le cadavre n'ayant pas répondu, le camerlingue se tournait, après avoir patienté quelques secondes, disait : " Le pape est mort ! " Pierre, en même temps, avait vu se dresser là, bas, rue Giulia, le cardinal Bocconera, le camerlingue, qui attendait, avec son marteau d'argent ; et il s'était imaginé Léon XIII, Joachim Pecci, mort depuis deux heures, le visage couvert d'un linge blanc, entouré de ses prélats, dans cette chambre même ; et il voyait le camerlingue qui s'approchait, faisait écartier le voile, tapait trois fois sur le front d'ivoire, en jetant chaque fois le cri d'appel : Joachim ! Joachim ! Joachim ! Puis, le cadavre n'ayant pas répondu, il se tournait après avoir patienté quelques secondes, il disait : " Le pape est mort ! " Léon XIII s'en souvenait,

il des trois coups qu'ils avait donnés sur le front de Pie IX, et sentait-il parfois à son front la crainte glacée des trois coups, le froid mortel du marteau dont il avait armé le camerlingue, l'implacable adversaire qu'il savait avoir dans le cardinal Sanguinetti.

Allez en paix, mon fils, dit enfin Sa Sainteté, comme bénédiction dernière. Votre faute vous sera remise, puisque vous l'avez confessée et que vous en témoignez l'horreur.

Pierre, sans répondre, l'âme en détresse, acceptant l'humiliation comme le châtement mérité de sa chimère, s'en alla à reculons, selon le cérémonial d'usage. Il s'inclina profondément à trois reprises, il franchit la porte sans se retourner, suivi par les yeux noirs de Léon XIII, qui ne le quittaient pas. Pourtant, il le vit reprendre sur la table le journal, dont il avait interrompu la lecture pour le recevoir, ayant gardé le goût de la presse, une curiosité vive des nouvelles, bien qu'il se trompât souvent sur l'importance des articles, au fond de son isolement, donnant à certains, sur certains points, une gravité qu'ils n'avaient pas. Les deux lampes brûlaient avec une douce clarté immobile, la chambre retomba dans son grand silence et dans sa paix infinie.

Au milieu de l'antichambre secrète, monsieur Squadra debout, immobile et noir, attendait. Et, comme il constata que Pierre, éperdu dans son étourdissement, passait en oubliant son chapeau sur la console où il l'avait laissé, il prit discrètement ce chapeau, le lui tendit, avec une muette révérence. Puis, sans hâte aucune, du même pas qu'à l'arrivée, il se remit à marcher devant lui, pour le reconduire à la salle Clémentine.

Alors, ce fut, en sens inverse, la même immense promenade, le défilé sans fin au travers des salles interminables. Et toujours pas une âme, pas un bruit, pas un souffle. Dans chaque pièce vide, l'antique lampe, solitaire et comme oubliée, charbonnait, brûlant plus pâle dans plus de silence. Le désert semblait s'être élargi, à mesure que la nuit avançait, noyant d'ombre les rares meubles, épars sous les hauts plafonds dorés, les trônes, les escabeaux de bois, les consoles, les crucifix, les candélabres, qui se répétaient à chaque salle nouvelle. Et ce fut ainsi, après l'antichambre d'honneur dont le damas rougeoyait, la salle des gardes-nobles, endormie dans une légère odeur d'encens, qu'une messe dite le matin y avait laissée ; puis, ce furent la salle des Tapisseries, la salle de la garde palatine, la salle des gendarmes ; et, dans la salle des bussolanti, qui s'ivrait, le dernier domestique de service, resté sur la banquette, s'y était assoupi

d'un si bon sommeil, qu'il ne s'éveilla point. Les pas sonnaient faiblement sur les dalles, étouffés dans l'air morne de ce palais clos, muré de partout ainsi qu'une tombe, envahi à cette heure tardive qui le submergeait. Enfin, ce fut la salle Clémentine, que le poste de la garde suisse venait de quitter.

Jusqu'à cette salle, monsieur Squadra n'avait pas tourné la tête. Toujours muet, sans un geste, il s'effaça, laissa passer Pierre, qu'il salua d'une dernière révérence. Ensuite, il disparut.

Et Pierre descendit les deux étages de l'escalier monumental, que les globes dépolis des becs de gaz éclairaient d'une lueur de veilleuse, dans un accablement extraordinaire du silence, depuis que les pas des gardes suisses en faction ne retentissaient plus sur les paliers. Et il traversa la cour Saint-Damase, vide et morte, sous la pâle clarté des lanternes du perron, descendit la scala Pia, l'autre escalier géant, aussi vide, aussi mort dans sa demi-obcurité, franchit enfin la porte de bronze, qu'un portier, derrière lui, roula et ferma d'une poussée lente. Et quel grondement, quel cri farouche de dur métal, sur tout ce que cette porte enferme là, tant de ténèbres entassées, tant de silence accru, des siècles immobiles que la tradition y perpétuait, les idoles indestructibles des dogmes conservés sous leurs bandelettes de momies, toutes les chaînes qui pèsent et qui lient, tout l'appareil d'étroit servage, de domination souveraine, dont les échos des salles désertes et noires renvoyaient le formidable retentissement !

Sur la place Saint-Pierre, au milieu de cette immensité sombre, il se retrouva seul. Pas un promeneur attardé, pas un être. Émergeant de la vaste mosaïque du petit pavé gris, rien que la haute apparition de l'Obélisque blême, entre les quatre candélabres. La façade de la basilique s'évoquait, elle aussi, d'une pâleur de rêve, élargissant, pareilles à deux bras énormes, les quadruples piliers de la colonnade, noyées d'obscurité, ainsi que des futaies de pierres. Et rien autre, le dôme n'était qu'une rondeur démesurée devinée à peine dans le ciel sans lune. Seuls, les jets d'eau des fontaines, qu'on finissait par distinguer comme de grêles fantômes mouvants, mettaient là une voix, un murmure sans fin de triste plainte, venu ou ne savait de quels ténèbres, Ah ! la mélancolique grandeur de ce sommeil, toute cette place fameuse, avec le Vatican, avec Saint-Pierre, vus la nuit, noyés d'ombre et de silence ! Soudain l'horloge sonna dix heures, d'une cloche si lente et si forte, que jamais heures plus solennelles, plus définitives, n'avaient semblé

tomber dans plus d'infini noir et insondable.

Pierre, immobile au milieu de l'étendue, avait trassailli de tout son pauvre être brisé. Eh ! quoi, il n'avait causé, là-haut, que trois quarts d'heure à peine, avec le blanc vieillard qui venait de lui arracher son âme ? Oui, c'était l'arrachement final, la dernière croyance arrachée à son cerveau, en son cœur saignant. L'expérience suprême était faite, un monde en lui avait croulé. Tout d'un coup, il songea à monsieur Nani, en réfléchissant que celui-ci seul avait eu raison. On lui disait bien qu'il finirait quand même par faire ce que voudrait monsieur Fani, et il avait maintenant la stupeur de l'avoir fait.

Mais un brusque désespoir le saisit, une détresse si atroce, que, du fond de l'abîme de ténèbres où il était, il leva ses deux bras frémisants dans le vide, il parla tout haut.

— Non, non ! vous n'êtes point ici, ô Dieu de vie d'amour, ô Dieu de salut ! et venez donc, apparaissez, puisque vos enfants se meurent de ne savoir ni qui vous êtes ni où vous êtes, dans l'infini des mondes !

Au-dessus de l'immense place, le ciel immense s'étendait, de velours bleu sombre, l'infini muet et bouleversant où palpitaient les constellations. Sur les toitures du Vatican, le Chariot semblait s'être renversé davantage, ses roues d'or comme déviées du droit chemin, son brancard d'or en l'air ; tandis que là-bas, sur Rome, du côté de la rue Giulia, Orion allait disparaître, ne comptant déjà plus qu'une seule des trois étoiles d'or qui chamarraient son baudrier.

XV

Pierre ne s'était assoupi qu'au petit jour, brisé d'émotion, brûlant de fièvre. Dès son retour au palais Boccanera, dans la nuit noire, il avait retrouvé l'affreux deuil de la mort de Dario et de Benedetta. Et, vers neuf heures, lorsqu'il se fut réveillé et qu'il eut déjeuné, il voulut descendre de suite à l'appartement du cardinal où l'on avait exposé les corps des deux amants, pour que la famille, les amis, les clients, pussent leur apporter leurs larmes et leurs prières.

Pendant qu'il déjeunait, Victorine, qui ne s'était pas couchée, d'une bravoure active dans son désespoir, venait de lui raconter les événements de la nuit et de la matinée. Donna Serafina, par un respect de prude pour les convenances, avait risqué une nouvelle tentative, voulant qu'on séparât les deux corps. Cette femme nue qui, dans la mort, étreignait si étroitement cet homme dévêtu lui-même, blessait toutes ses

pudeurs. Mais il n'était plus temps, la rigidité s'était produite, ce qu'on n'avait pas fait au premier moment ne pouvait plus l'être, sans une horrible profanation. Leur étreinte d'amour était si puissante, qu'il aurait fallu, pour les dénouer l'un de l'autre, arracher leurs chairs, casser leurs membres. Et le cardinal, qui, déjà, n'avait pas permis qu'on troublât leur sommeil, leur union d'éternité, s'était presque querellé avec sa sœur. Sous sa robe de prêtre, il se retrouvait de sa race, fier des passions d'autrefois, des belles amours violentes, des beaux coups de dague, disant que, si la famille comptait deux papes, de grands capitaines, de grands amoureux l'avaient aussi illustrée. Jamais il ne laisserait toucher à ces deux enfants, si purs en leur douloureuse existence, et que la tombe seule avait unis. Il était le maître en son palais, on les clouerait dans le même cercueil. Ensuite, le service religieux serait fait à San Carlo, l'église voisine, dont il avait le titre cardinalice, où il était le maître encore. Et, s'il le fallait, il irait jusqu'au pape. Et telle était sa volonté souveraine, exprimée si hautement, que tout le monde dans la maison avait dû s'incliner, sans se permettre un geste ni un souffle.

Alors, donna Serafina s'était occupée de la toilette dernière. Selon l'usage, les domestiques se trouvaient là, Victorine avait aidé la famille comme la servante la plus ancienne, la plus aimée. Il fallut se contenter d'envelopper d'abord les deux amants dans la chevelure dénouée de Benedetta, odorante, épaisse et large, ainsi qu'un royal manteau : puis, on les avait vêtus d'un même linceul de soie blanche, serré à leurs cous, qui faisait d'eux un seul être dans la mort. Et, de nouveau, le cardinal avait exigé qu'ils fussent descendus chez lui, qu'on les couchât sur un lit de parade, au milieu de la salle du trône, pour leur rendre un suprême hommage, comme aux derniers du nom, aux deux fiancés tragiques, avec qui la gloire jadis retentissante des Boccases bras ; et les honneurs royaux qu'on leur rendait, et les belles noces funèbres qu'on leur faisait, allongés tous les deux sur le même lit nera retournait à la terre. D'ailleurs, donna Serafina s'était rangée tout de suite à ce projet, car elle jugeait peu décent que sa nièce, même morte, fût aperçue dans cette chambre, sur ce lit d'un jeune homme. L'histoire arrangée circulait déjà : le brusque décès de Dario emporté en quelques heures par une fièvre infectieuse ; la douleur folle de Benedetta, qui avait expiré sur son corps, en le serrant une dernière fois entr

d'éternel repos. Rome entière, bouleversée par histoire d'amour et de mort, n'allait plus, pendant deux semaines, causer d'autre chose.

Pierre serait parti le soir même pour la France, dans sa hâte de quitter cette ville de désastre, où il devait laisser le dernier lambeau de sa foi. Mais il voulait attendre les obsèques, il avait remis son départ au lendemain soir. Et, toute cette journée encore, il la passerait là, dans ce palais qui croulait, près de cette morte qu'il avait aimée, tâchant de retrouver pour elle des prières, au fond de son cœur vide et meurtri.

Quand il fut descendu, sur le vaste pilier, devant l'appartement de réception du cardinal, le souvenir lui revint du premier jour où il s'était présenté là. C'était la même sensation d'ancienne pompe princière, dans l'usure et dans la poussière du passé. Les portes des trois immenses antichambres se trouvaient grandes ouvertes ; et les salles étaient vides encore, sous les hauts plafonds obscurs, à cause de l'heure matinale. Dans la première, celle des domestiques, il n'y avait que Giacomo en livrée noire, immobile et debout, en face de l'antique chapeau rouge, accroché sous le baldaquin, avec ses glands mangés à demi, parmi lesquels les araignées filaient leur toile. Dans la seconde, celle où le secrétaire se tenait autrefois, l'abbé Paparelli, le caudataire qui remplissait aussi la fonction de maître de chambre, attendait les visiteurs en marchant à petits pas silencieux ; et jamais il n'avait plus ressemblé à une très vieille fille en jupe noire, blême, ridée par des pratiques trop sévères, avec son humilité conquérante, son air louche de toute-puissante obséquieuse. Enfin, dans la troisième antichambre, noble, où la Barrette, posée sur une crédence, faisait face au grand portrait impérieux du cardinal en costume de cérémonie, le secrétaire, don Vigilio, avait quitté sa petite table de travail pour se tenir à la porte de la salle du trône, saluant d'une révérence les personnes qui en passaient le seuil. Et, par cette sombre matinée d'hiver, ces salles apparaissaient plus mornes, plus délabrées, les tentures en lambeaux, les rares meubles ternis de poussière, les vieilles boiseries s'émiettant sous le continu travail des vers, les plafond seuls gardant leur fastueuse envolée de dorures et de peintures triomphales.

Mais Pierre, que l'abbé Paparelli venait de saluer profondément, d'une façon exagérée, où se sentait li ronnie d'une sorte de congé donné à un vaincu, était surtout saisi par la grandeur triste de ces trois vastes salles en ruine, qui conduisaient, ce jour-là, à cette salle du trône

transformée en salle de mort, toutes les larges portes ouvertes, tout le vide de ces pièces trop grandes, dépeuplées de leurs anciennes foules, aboutissant au deuil suprême de la fin d'une race ! Le cardinal s'était enfermé dans son petit cabinet de travail, où il recevait les membres de la famille, les intimes qui tenaient à lui présenter leurs condoléances ; tandis que donna Serafina, de son côté, avait choisi une chambre voisine, pour y attendre les dames amies, dont le défilé allait durer jusqu'au soir. Et Pierre, que Victorine avait renseigné sur ce cérémonial dut se décider à entrer directement dans la salle du trône, de nouveau salué par une grande révérence de don Vigilio, pâle et muet, qui sembla même ne pas le reconnaître.

Une surprise attendait le prêtre. Il s'était imaginé une chapelle ardente, la nuit complètement faite, des centaines de cierges brûlant autour d'un catafalque, au milieu de la salle tendue de draperies noires. On lui avait dit que l'exposition se faisait là, parce que l'antique chapelle du palais, située au rez-de-chaussée, était fermée depuis cinquante ans, hors d'usage, et que la petite chapelle privée du cardinal se trouvait trop étroite pour une pareille cérémonie. Aussi avait-il fallu improviser un autel dans la salle du trône, où les messes se succédaient depuis le matin. D'ailleurs, des messes devaient également être dites toute la journée dans la chapelle privée : de même qu'on avait installé deux autres autels, un dans une petite pièce voisine de l'antichambre noble, l'autre dans une sorte d'alcôve qui s'ouvrait sur la seconde antichambre ; et c'était ainsi que des prêtres, surtout des franciscains, des religieux appartenant aux ordres pauvres, allaient sans interruption et concurremment célébrer le divin sacrifice, sur ces quatre autels. Le cardinal avait voulu que pas un instant le sang divin ne cessât de couler chez lui pour la rédemption des deux âmes chères, envolées ensemble. Dans le palais en deuil, au travers des salles funèbres, les tintements des sonnettes de l'élévation ne s'arrêtaient pas, les murmures frissonnants des paroles latines ne se taisaient pas, les hosties se brisaient, les calices se vidaient continuellement, sans que Dieu pût une seule minute s'absenter de cet air lourd, qui sentait la mort.

Et Pierre, étonné, trouva la salle du trône telle qu'il l'avait vue, le jour de sa première visite. Les rideaux des grandes fenêtres n'avaient pas même été tirés, la sombre matinée d'hiver, entraînait en une clarté faible, gise et froide. C'étaient encore, sous le plafond de bois sculpté

et doré, les tentures rouges des murs, une brocatelle à grandes palmes, mangée par l'usure ; et l'ancien trône se trouvait là, le fauteuil retourné contre la muraille, dans l'attente inutile du pape, qui ne venait plus. Seul, l'autel improvisé, dressé à côté de ce trône, changeait un peu l'aspect de la pièce, débarrassée de ses quelques meubles, sièges, tables, consoles. Puis, au milieu, on avait posé sur une marche basse, le lit d'apparat, où Benedetta et Dario étaient couchés, dans une jonchée de fleurs. Au chevet du lit, deux cierges simplement, un de chaque côté, brûlaient. Et rien autre, et seulement des fleurs encore, une telle moisson de fleurs, qu'on ne savait dans quel jardin chimérique ou avait bien pu la couper, des roses blanches surtout, des gerbes de roses sur le lit, des gerbes de roses s'écroulant du lit, des gerbes de roses couvrant la marche, débordant de la marche, jusque sur le dallage magnifique de la salle.

Pierre s'était approché du lit, le cœur bouleversé d'une émotion profonde. Ces deux cierges dont le jour pâle éteignait à demi la petite flamme jaune, cette continuelle plainte basse de la messe voisine, ce parfum pénétrant des roses qui alourdissaient l'air, mettaient une infinie détresse, une lamentation de deuil sans bornes, dans la grande salle surannée et poudreuse. Et pas un geste, pas un souffle, rien autre, par instants, qu'un petit bruit de sanglots étouffés, parmi les quelques personnes qui se trouvaient là. Des domestiques de la maison se relayaient sans cesse, quatre toujours, au chevet du lit, debout, immobiles, ainsi que gardes fidèles et familiers. De temps à autre, l'avocat consistorial Morano, qui s'occupait de tout, depuis le matin, traversait la pièce, l'air pressé, d'un pas silencieux. Et, sur la marche, tous ceux qui entraient venaient s'agenouiller, priaient, pleuraient. Pierre y aperçut trois dames, la face dans leur mouchoir. Un vieux prêtre y était aussi, tremblant de douleur, la tête basse, et dont on ne pouvait distinguer le visage. Mais il fut surtout attendri par la vue d'une jeune fille, vêtue pauvrement qu'il prit pour une servante, si écrasée par le chagrin sur les dalles, qu'elle n'était plus là qu'une loque de misère et de souffrance.

Alors, à son tour, il s'agenouilla ; et du balbutiement professionnel des lèvres, il tâcha de retrouver le latin des prières consacrées, qu'il avait dites si souvent comme prêtre, au chevet des morts. Son émotion grandissante brouillait sa mémoire, il s'anéantit dans le spectacle adorable et terrible des deux amants, que ses regards ne pouvaient quitter. Sous la jonchée des roses, les

corps se distinguaient à peine, dans leur étroite ; mais les deux têtes émergeaient, serrées au cou par le suaire de soie. Et qu'elles étaient belles encore, d'une beauté de passion enfin satisfaite, posées toutes deux sur le même coussin, mêlant leurs chevelures ! Benedetta avait gardé sa face divinement riense, aimante et fidèle pour l'éternité, exaltée d'avoir rendu son dernier souffle en un brasier d'amour. Dario, en son allégresse dernière, était resté plus douloureux, tel que les marbres des pierres funéraires, que les amoureuses s'épuisent à éteindre vainement. Et ils avaient encore les yeux grands ouverts, plongeant les uns au fond des autres, et ils continuaient à se regarder sans fin, avec une douceur de caresse que jamais rien ne devait plus troubler.

Mon Dieu ! était-ce donc vrai qu'il l'avait aimée, cette Benedetta, d'un amour si pur, si dégagé de toute idée d'impossible possession ? Et Pierre était remué jusqu'au fond de l'âme par les heures délicieuses qu'il avait passées près d'elle, dans un lien d'une exquise amitié, aussi douce que l'amour. Elle était si belle, si sage, si brûlante de passion ! Lui-même avait fait un si beau rêve, animer de sa fraternité libératrice, cette admirable créature, à l'âme de feu, aux airs indolents, en laquelle il revoyait toute l'ancienne Rome, qu'il aurait voulu réveiller et conquérir à l'Italie de demain. Il rêvait de la catéchiser, de lui élargir le cœur et le cerveau, en lui donnant l'amour des petits et des pauvres, le flot de pitié d'aujourd'hui pour les choses et pour les êtres. Maintenant, cela l'aurait fait un peu sourire, s'il n'avait pas débordé de larmes. Comme elle s'était montrée charmante, en s'efforçant de le contenter, malgré les obstacles invincibles, la race, l'éducation, le milieu, qui l'empêchaient de le suivre ! Elle était une écolière docile, mais incapable de progrès véritable. Un jour pourtant, elle avait semblé se rapprocher de lui, comme si la souffrance lui ouvrait l'âme à toutes les charités. Puis, l'illusion du bonheur était venue, et elle n'avait plus rien compris à la misère des autres, elle s'en était allée dans l'égoïsme de son espoir et de sa joie, à elle. Était-ce donc, grand Dieu ! que cette race, condamnée à disparaître, devait finir ainsi, si belle encore parfois, si adorée, mais fermée à l'amour des humbles, à la loi de charité et de justice, qui, en réglementant le travail, pouvait seule désormais sauver le monde ?

Puis, ce fut chez Pierre une autre désolation encore, qui le laissa balbutiant, sans prières. Il venait de songer au coup de violence qui avait

emporté les deux enfants, dans une revanche foudroyante de la nature. Quelle dérision d'avoir promis à la Vierge de ne faire le cadeau de sa virginité qu'au mari élu, de s'être fait saigner sous ce serment, comme sous un cilice, pendant son existence entière, pour en venir à se jeter dans la mort, au cou de l'amant, éperdue de regrets, brûlante de se donner toute ! Et elle s'était donnée avec l'emportement d'une protestation dernière, et il avait suffi du fait brutal de la séparation menaçante, l'avertissant de la duperie la ramenant à l'instinct de l'universel amour. C'était encore une fois l'Église vaincue, le grand Pan, semeur des germes, rassemblant les couples de son geste continu de fécondité. Si, lors de la Renaissance, l'Église n'avait pas croulé sous l'assaut de ses Vénus et des Hercules exhumés du vieux sol romain, la lutte continuait aussi âpre, et à chaque heure les peuples nouveaux, débordants de sève, affamés de vie, en guerre contre une religion qui n'était qu'un appétit de la mort, menaçaient d'emporter l'ancien édifice catholique dont les murs déjà croulaient de vieillesse inféconde.

Et, à ce moment, Pierre eut la sensation que la mort de cette Benedetta adorable était pour lui le suprême désastre. Il la regardait toujours et des larmes brûlaient ses yeux. Elle achevait d'emporter sa chimère. Comme la veille, au Vatican, devant le pape, il sentait s'effondrer sa dernière espérance, la résurrection tant souhaitée de la vieille Rome, et une Rome de jeunesse et de salut. Cette fois c'était bien la fin : Rome la catholique, la princière, était morte, couchée là, telle qu'un marbre, sur ce lit funèbre. Elle n'avait pu aller aux humbles, aux souffrants de ce monde, elle venait d'expirer dans le cri impuissant de sa passion égoïste, quand il était trop tard pour aimer et enfanter. Jamais plus elle ne ferait d'enfants, la vieille maison romaine était vide désormais, stérile, sans réveil possible. Pierre, dont la chère morte laissait l'âme veuve, en deuil d'un si grand rêve, éprouvait une telle douleur à la voir ainsi immobile et glacée, qu'il se sentit défaillir. Était-ce le jour livide, étoilé par les taches jaunes des deux cierges, qui lui troublait la vue, le parfum des roses, alourdi dans l'air de mort, qui le grisait comme d'une ivresse, le sourd murmure continu de l'officiant en train d'achever sa messe, derrière lui, qui bourdonnait dans son crâne, en l'empêchant de retrouver ses prières ? Il craignit de tomber en travers de la marche, il se releva péniblement et s'écarta.

Puis, comme il se refugiait au fond de l'em-

brasure d'une fenêtre, pour se remettre, il eut s'étonnement de rencontrer là Victorine assise sur une banquette, qu'on y avait à demi dissimulée. Elle avait des ordres de Donna Serafina elle veillait de ce coin sur ses deux chers enfants, ainsi qu'elle les nommait, en ne quittant pas des yeux les personnes qui entraient et qui sortaient. Tout de suite, elle fit asseoir le jeune prêtre. lorsqu'elle le vit si pâle, près de s'évanouir.

— Ah ! dit-il très bas, lorsqu'il eut longuement respiré, qu'ils aient au moins la joie d'être ensemble ailleurs, de revivre une autre vie, dans un autre monde !

Elle haussa doucement les épaules, elle répondit à voix très basse, elle aussi :

— Oh ! revivre, monsieur l'abbé, pourquoi faire ? Quand on est mort, allez ! le mieux est encore d'être mort et de dormir. Les pauvres enfants ont eu assez de peines sur la terre, il ne faut pas leur souhaiter de recommencer ailleurs.

Ce mot si naïf et si profond d'illettrée incroyante fit passer un frisson dans les os de Pierre. Et lui dont les dents avaient parfois claqué de terreur, la nuit, à la brusque évocation du néant ! Il la trouvait héroïque de n'être pas troublée par les idées d'éternité et d'infini. Ah ! si si tout le monde avait eu cette tranquille irrégion, cette insouciance si sage, si gaie, du petit peuple incrédule de France, quel calme soudain parmi les hommes, quelle vie heureuse !

Et, comme elle le sentait qui frémissait ainsi, elle ajouta :

— Que voulez-vous donc qu'il y ait après la mort ? On a bien mérité de dormir, c'est encore ce qu'il y a de plus désirable et de plus consolant. Si Dieu avait à récompenser les bons et à punir les méchants, il aurait vraiment trop à faire. Est-ce que c'est possible, un pareil jugement ? Est-ce que le bien et le mal ne sont pas dans chacun, à ce point mêlés, que le mieux serait encore d'acquiescer à tout le monde ?

— Mais, murmura-t-il, ces deux là, si aimables, si aimés, n'ont pas vécu, et pourquoi ne pas se donner la joie de croire qu'ils revivent, récompensés ailleurs, aux bras l'un de l'autre, éternellement ?

De nouveau, elle secoua la tête.

— Non, non !... Je le disais bien, que ma pauvre Benedetta avait tort de se martyriser avec des idées de l'autre monde, en se refusant à son amoureux, qu'elle désirait tant tant. Moi si elle avait voulu, je le lui aurais mené dans sa chambre, son amoureux, et sans maire, et sans curé encore ! C'est si rare, le bonheur !

**TÊTE GRISONNANTE
ET MENACÉE
DE CALVITIE**
On évite ce danger par l'usage de
**La Vigueur des Cheveux
d'AYER.**

"Il y a près de quarante ans, après quelques semaines de maladie, mes cheveux commencèrent à grisonner et se mirent à tomber si rapidement que je fus menacé de calvitie imminente. Ayant entendu parler en termes élogieux de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, je commençai



l'usage de cette préparation, et je fus si satisfaite des résultats, que je n'ai jamais essayé l'usage d'autres pommades. Elle empêcha mes cheveux de tomber, provoqua une nouvelle pousse et me garantit le cuir chevelu contre les pellicules. Une seule application de temps en temps me conserve la chevelure dans sa couleur naturelle. Je n'hésite jamais à recommander n'importe quelle médecine d'Ayer à mes amis."
—Mrs. H. M. HAIGHT, Avoca, Ill.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer
PRÉPARÉE PAR LE
DR. J. C. AYER & Co., LOWELL, MASS., U. S. A.
A VENDRE

**Deux Matériels
d'Imprimerie**

COMPRENANT
**Bresses,
Caracté
Casses,
Etc.**

UNE CHANCE EXCEPTIONNELLE.
S'adresser à A. FILIATREAU,
ci'ite de Poste, 2184. 157 rue Sanguin

LE SUN

**Compagnie d'Assurance
sur la Vie
du Canada**
Siege Social, Montréal.

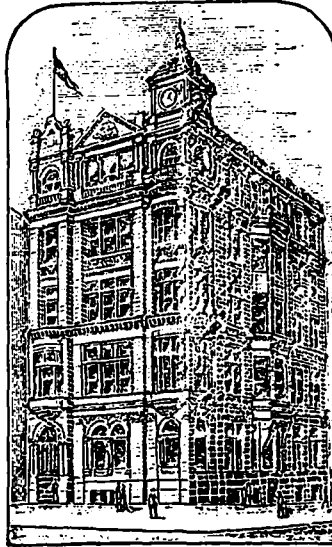
ROBERTSON MACAULAY, Président

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1890. Elle montrera sans aucun doute une augmentation tout à fait anormale. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve esé assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER, CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$33,196,890	9
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142	60
Revenu pour 1896.....	1,886,258	06

O. L E G E R,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

Une invention pour les enfants de 6 à 60 ans.

L'ECHOPHONE

LA DERNIERE
MACHINE
A PARLER

Lorsque Edison inventa le phonographe, qui reproduit la voix humaine, on a cru que c'était la plus grande invention du siècle, et on a eu raison.

Pensez-y bien: la voix humaine, des airs de musique, des chansons de toutes sortes, les discours et les conférences des grands hommes d'état sont reproduits par ces machines.

Pourquoi n'y a-t-il pas des phonographes partout? Ils coûtent trop cher — de \$40 à \$200.

Nous avons résolu ce problème. Un **ECHOPHONE** vous sera adressé (les frais de l'express à la charge de l'acheteur, et *Leslie's Weekly* pendant une année pour la somme modique de **\$8.00**

L'**ECHOPHONE** est mis en mouvement par un mouvement d'horloge.

Un enfant peut s'enservir. Un cylindre est envoyé avec chaque machine, chaque cylindre supplémentaire coûte 50c chacun. Les cylindres du phonographe et du Graphophone peuvent être utilisés sur cette machine, et si la machine à parler ne satisfait pas l'acheteur, son argent lui sera remis.

A juste titre, *Leslie's Weekly*, est considéré comme la magazine illustrée la plus en vogue en Amérique. Le prix d'abonnement est de \$4.00 et l'**ECHOPHONE** se vend \$10.00. On peut être étonné que les deux se vendent seulement \$8.00, mais ceci s'explique facilement. Nous avons besoin de 250,000 abonnés au *Leslie's Weekly*. Nous obtenir par ce moyen. Ceux qui annonceront dans notre circulation, nous rembourseront nos pertes d'aujourd'hui machine est limité — "Premier rendu, premier servi."

LESLIE'S WEEKLY

110 FIFTH AVENUE, NEW-YORK CITY

PAPIER DU "JUBILE"

Boîte Souvenir de papier Vellum et d'enveloppes

Pour l'année jubilaire, contenant 48 feuilles de papier et 48 enveloppes dans un superbe boîte. Prix 30 cts.

AUSSI :

Un nouveau vellum royal irlandais, de Marcus Ward et Cie., de trois grandeurs différentes, dans des boîtes contenant deux mains, avec des enveloppes assorties, et

Un assortiment complet de papeterie de grandeurs et de formes tout à fait nouvelles.

MORTON PHILLIPS & CIE

MONTREAL

NORTH BRITISH & MERCANTILE

CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,000,000
FONDS INVESTIS en CANADA.....	5,000,000
REVENU ANNUEL.....	12,000,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON

Directeurs Ordinaires — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal; Henri Barbeau gérant général Banque d'Epargne de la cité

La Comp. gnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offres à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés
Bureau principal en Canada : 78 ST-FRANCOIS-XAVIER, MONTREAL

GUSTAVE FAUTEUX

éléphone 1, No. 318 Agent pour Montréal et les environs

PERTE DE LA VOIX

Après une Sévère Bronchite

GUÉRIE PAR L'USAGE DU

Pectoral-Cerise d'Ayer.

LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvais qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Musee Eden

L'idée qui a présidé à la création du Musée n'a pas été de fonder une entreprise commerciale d'ouvrir dans la métropole du Canada un édifice consacré aux beaux-arts et à la répétition des épisodes les plus glorieux de l'histoire du Canada. Les Directeurs de la Compagnie du Musée Ed cherché dans l'histoire de leur pays si féconde en événements remarquables, les pages les plus intéressantes pour l'instruction, l'amusement et la récréation publique. Les galeries du Musée Eden sont principalement pour la jeunesse et les enfants une source tant d'instruction récréative.

Ses galeries ont un nombre de 84 et occupent un espace d'un côté de 15,000 pieds, c'est-à-dire qu'à part des nombreux groupes en terre, il y a une infinité d'objets à voir.

Monument National, No. 206, rue St. Laurent, Montreal

P. S. Les personnes désirant se procurer un catalogue illustré, traitant l'histoire des faits, pourront se procurer au prix modique de 5c.

C'est le seul Musée en Amérique qui exhibe des groupes et d'objets de curiosité pour la